Sociopoétiques

Pour citer cet article :

Thierry POYET, « Portrait de l'homme de lettres influent en écrivain mineur : Maxime Du Camp », *Sociopoétiques* [En ligne], 11 | 2026,
DOI : https://doi.org/10.52497/sociopoetiques.2761

La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.

Sociopoétiques

PORTRAIT DE L'HOMME DE LETTRES INFLUENT EN ÉCRIVAIN MINEUR : MAXIME DU CAMP

Portrait of the Influential Man of Letters as a Minor Writer: Maxime Du Camp

Thierry POYET

CELIS, Université Clermont Auvergne

Résumé : Maxime Du Camp a toujours pensé la carrière littéraire en termes de communauté(s) : communauté de pairs (ses amitiés confraternelles et les appartenances cénaculaires), communauté éditoriale (la *Revue de Paris* qu'il dirige), communauté esthétique (théorie littéraire, fonction de l'art, critique d'art), communauté de lectorat, communauté des honneurs (être décoré de la Légion d'honneur, être reçu à l'Académie française…). Pour autant, son parcours l'amène régulièrement à faire cavalier seul, incompris, méprisé et oublié.

Cet article interrogera la notion de « communauté littéraire » : si la création littéraire est une activité solitaire, peut-elle être cependant envisagée dans un rapport apaisé à l'autre ? Si l'originalité est la qualité première d'un écrivain, lui est-il possible d'affirmer son identité sans s'isoler ? Si le succès d'une œuvre et la postérité d'un écrivain dépendent de courants, d'écoles ou de modes, un écrivain inclassable a-t-il encore sa place dans le concert des œuvres audibles ?

Mots-clés : Du Camp (Maxime), *minores*, stratégie éditoriale, honneurs, salons littéraires

Abstract: Maxime Du Camp has always thought of the literary career in terms of community(ies): community of peers (his brotherly friendships and cenacular affiliations), editorial community (the Revue de Paris that he directs), aesthetic community (literary theory, function of art, art criticism), community of readership, community of honors (being decorated with the Legion of Honor, being admitted to the French Academy, etc.). However, his journey regularly leads him to go it alone, misunderstood, despised and forgotten.

This article will question the notion of "literary community": if literary creation is a solitary activity, can it nevertheless be considered in a peaceful relationship with others? If originality is the primary quality of a writer, is it possible for him to assert his identity without isolating himself? If the success of a work and the posterity of a writer depend on trends, schools or fashions, does an unclassifiable writer still have his place in the concert of audible works?

Keywords: Du Camp (Maxime), minores, editorial strategy, honors, literary salons

Un écrivain, c'est une œuvre et une carrière, autrement dit : un ensemble de textes qui s'agrègent en fonction de thématiques partagées, d'une cohérence interne, une sorte de fil rouge qui permet de retrouver à chaque volume la fameuse « petite musique » d'un auteur et puis c'est un parcours de réception, selon la manière dont la critique s'empare des publications successives et le public des lecteurs les fait siennes, une notoriété qui se construit, une postérité à jamais établie dans l'histoire littéraire.

Non pas être écrivain mais s'affirmer en écrivain dans ce que Marc Fumaroli a appelé la République des Lettres, être reconnu comme tel, c'est davantage intégrer une communauté, devenir le membre d'un groupe uni par des conceptions communes, appartenir à l'aréopage des écrivains admirés que mener un parcours solitaire, enfermé dans l'utopie romantique de la tour d'ivoire. Le XIX^e^ siècle, riche de ses écoles littéraires, de ses cénacles et de ses salons, a promu une vie littéraire qui n'envisage l'indépendance de l'artiste qu'au sein d'espaces démultipliés – lieux de réflexion ou de simple sociabilité – dans lesquels l'écrivain se frotte à ses pairs mais surtout à ses modèles et, plus tard, à ses héritiers.

Maxime Du Camp, né en 1822, quelques semaines après celui qui deviendra l'ami d'une vie, ne peut être réduit à son long compagnonnage avec Gustave Flaubert. Loin d'être l'homme d'une relation exclusive, il a fréquenté les écrivains de son temps et en a été souvent l'ami, le confident, le proche, par exemple avec Théophile Gautier. Éditeur, il a publié dans sa revue non seulement *Madame Bovary* mais tous les grands confrères de la seconde moitié du siècle, de Baudelaire aux Goncourt en passant par Fromentin. Il a souvent discuté et dîné avec Sand qui admirait son second roman, il a côtoyé Feydeau et Tourgueniev mais aussi, dans les autres arts, Reyer ou Berlioz, Delacroix et tant de peintres. Qu'on ne s'y trompe : de ses relations célèbres et flatteuses, Maxime Du Camp a tâché de faire non pas un marchepied pour ses œuvres mais la preuve d'une carrière littéraire respectable, qui a existé, et dont le tracé reproduit la vie littéraire d'une époque.

Dans sa préface aux *Souvenirs littéraires*, Daniel Oster croit lire la « construction *a posteriori* d'une figure d'écrivain dans sa relation à quelques-unes des figures les plus spécifiques de son temps[1] ». Or, le parcours de Maxime Du Camp dans son temps et sa relation aux confrères du moment n'est pas sans poser de nombreuses questions : si la création littéraire réclame des périodes d'activité solitaire, est-il possible de l'envisager dans un rapport apaisé à l'autre ? En revanche, si l'originalité est la qualité première de l'écrivain, comment affirmera-t-il son identité sans s'isoler ? Et si le succès d'une œuvre et la postérité de son auteur dépendent de courants, d'écoles ou de modes, comment l'écrivain inclassable qu'est devenu Du Camp peut-il encore trouver à ses œuvres une place audible dans le concert assourdissant des publications ?

Ce que donne à voir le cas Du Camp dans sa relation à la communauté littéraire, c'est une obsession à en être en même temps que l'expérience répétée de la déception ; c'est un jeu d'allers-retours entre différents groupes, coteries ou cénacles comme autant

1. Daniel Oster, « Préface » à Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, Aubier, 1994, p. 11-12.

de sous-communautés de la République des Lettres à partir desquels, en une sorte de sociologie empirique, Maxime Du Camp éclaire l'impossibilité de trouver un espace de sociabilité satisfaisant. Car, la littérature dans la seconde moitié du XIXe siècle se construisant en champ autonome, selon la terminologie bourdieusienne, ses règles de fonctionnement obligent à une série de postures[2] plutôt contradictoires. Le défaut de ligne droite subséquent qui caractérise le parcours ducampien dans son pragmatisme finit par se retourner contre celui qui avait aspiré à fonder une communauté, balloté entre ses ambitions, ses compétences et son image. Jusqu'à le ranger définitivement dans la catégorie de l'écrivain mineur quand la revendication d'originalité se transforme en marginalité[3].

Nous tâcherons de suivre ce parcours selon une inscription en trois communautés complémentaires : la sociabilité académique (comme un couronnement raté), la confraternité littéraire (comme un compagnonnage impossible) et les mondanités salonnières (comme une marge insuffisante).

La sociabilité académique

Que Maxime Du Camp ait pris un grand plaisir à son élection à l'Académie française en 1880 ne fait nul doute. Dans son discours de réception, ne conclut-il pas en insistant sur le fait que l'illustre compagnie vient de lui accorder « la plus haute récompense à laquelle puisse prétendre un écrivain[4] » ? Quelle que soit l'autodérision manifestée devant Flaubert au moment d'annoncer sa prochaine élection – il lui écrit : « Il se prépare, dans l'ombre et le mystère, des choses cocasses qui te feront rire ou rêver ; je ris et je rêve[5]. » – Maxime Du Camp est heureux d'appartenir enfin à une vraie famille littéraire.

Pour preuve de l'importance de cette communauté à ses yeux, il n'y a qu'à lire l'ensemble documentaire volumineux qu'il a laissé, *Les Académiciens de mon temps*, jamais publié et récemment édité, en 2021, par l'historien Thomas Loué. C'est un volume que Du Camp n'a guère évoqué alors qu'il participe de son entreprise testimoniale à l'instar de ses *Souvenirs littéraires* ou de ses *Souvenirs d'un vieil homme de Lettres* (paru posthume à sa demande, en 1949, sous le titre des *Souvenirs d'un*

2. Voir Jérôme Meizoz, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Éditions, 2007 et *La fabrique des singularités : postures littéraires II*, Genève, Slatkine, 2011.

3. Pour paraphraser Arlette Bouloumié qui écrit de l'artiste : « il est donc particulièrement bien placé pour créer des formes d'expression et de représentation susceptibles, par leur originalité, de dire cette marginalité. » Arlette Bouloumié, « Avant-Propos », *Figures du marginal dans la littérature française et francophone*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 13 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.4000/books.pur.28108.

4. Discours de réception de Maxime du Camp, *Académie française* [En ligne]URL : http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-maxime-du-camp [consulté le 14/02/2023].

5. *Correspondances Gustave Flaubert/Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert/Maxime Du Camp*, éd. Yvan Leclerc, Paris, Flammarion, 2000, lettre de Du Camp à Flaubert, 26 janvier 1880, p. 430.

demi-siècle). Notons en citant Thomas Loué que ce corpus témoigne de la volonté manifeste de Du Camp d'intégrer la prestigieuse communauté :

> […] la capacité de s'inscrire et s'écrire dans le sillage d'un passé glorieux constitua sans doute un puissant moteur de l'écriture académique de Maxime Du Camp. Rejoindre Victor Hugo d'un côté, le duc de Broglie de l'autre, dans la confrérie dont ils assumaient désormais conjointement, à égalité de voix, la pérennité, suffisait sans doute à vouloir en rendre compte, à en laisser une trace[6].

Pour mémoire : *Les Académiciens de mon temps* recense 66 dossiers consacrés aux 66 académiciens que Maxime Du Camp a eu l'occasion de côtoyer sous la Coupole. Thomas Loué explique : « Chaque dossier, d'inégale importance, est composé de trois parties : un portrait, une correspondance puis des coupures de presse (ces deux dernières n'étant pas systématiques)[7]. » Il en va d'un travail de documentation important ou plutôt de conservation et de mise en ordre d'archives personnelles. La série de dossiers ainsi constituée atteste la volonté chez Du Camp de donner corps à l'illustre compagnie, et d'en laisser pour l'Histoire une trace aussi personnalisée que possible.

Cependant, quelque flatté et heureux qu'il fût d'appartenir à l'illustre compagnie, Du Camp ne s'est pas interdit d'exprimer sans détour son point de vue sur ses confrères en même temps que les dossiers se proposent de recenser les résultats des élections et surtout de mettre en lumière les manigances des différents clans. S'il a quelque chose à déplorer, c'est que les liens entre les membres de la communauté ne sont pas de la nature attendue :

> Lorsque je suis à Paris – de décembre à juin – je suis très assidu à l'Académie ; je m'y plais ; la courtoisie y est irréprochable, en revanche la cordialité y est nulle, ce qui se comprend, nous sommes arrivés là de tous les coins de l'horizon et par des chemins trop divers ; chacun garde son quant-à-soi et ne se livre pas. Cela m'a d'abord un peu surpris ; puis j'ai fait comme les autres et j'en ai pris l'habitude[8].

Maxime Du Camp est tiré à hue et à dia : il a voulu intégrer cette communauté académique, il a été chaleureusement félicité par beaucoup de monde (citons : Judith Gautier, Ernest Reyer, Édouard Delessert, la Présidente Mme Sabatier, le général Chanzy mais aussi depuis l'étranger, le chancelier Gortchakov, le prince Gagarine, le comte Zeppelin[9]), il va faire des efforts pour en être tout au long des quatorze années qu'il lui reste à vivre mais il déplore tout ce temps durant les faiblesses et les manques de la vie communautaire.

---

6. Thomas Loué, « Préface », Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps*, Montrouge, Éditions du bourg, 2021, p. 22-23.
7. *Ibid.*, p. 18.
8. Maxime Du Camp, « Autobiographie », dans *Les Académiciens de mon temps, ibid.*, p. 46.
9. Voir Gérard de Senneville, *Maxime Du Camp, un spectateur engagé du* XIX^e^ siècle, Paris, Stock, 1996, p. 354.

Au sein de la compagnie, l'atmosphère n'est pas toujours bonne, nous raconte-t-il. Il y a les défections nombreuses de quelques membres, comme Alexandre Dumas fils qui « vient peu à l'Académie qu'il traite par-dessus la jambe » (p. 205) tout comme Hugo, rarement présent (p. 304), ou Victorien Sardou (p. 574) et puis le mauvais esprit des uns et des autres dégrade l'atmosphère sous la Coupole. Si, à propos de l'un de ses collègues, Gaston Boissier, Du Camp constate : « Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de personne, ni faire une plaisanterie saugrenue », c'est pour ajouter dans son élan : « ce qui est rare à l'Académie où l'on ne se gêne guère pour dauber sur le prochain » (p. 93). En réalité, la lecture des différents portraits révèle souvent un regard distancié et critique chez leur auteur. La compagnie n'est unie que par des liens formels, semble-t-il, l'admiration y manque entre confrères et chacun multiplie au contraire les jugements de valeur. Du Camp, en personne, ne faillit pas à la tâche.

Il multiplie en effet les piques et ses portraits se dessinent avec virulence, par exemple pour ceux de Charles Blanc (p. 89), de Brunetière qui manque d'idée – « dans ses articles il n'y a que des mots et qui sont même rarement à leur place » (p. 107) –, de Caro « parfaitement sot » (p.113), de Ludovic Halévy insincère et trop ambitieux[10] – « à peine entré à l'Académie il a laissé deviner qu'il viserait le poste de secrétaire perpétuel » (p. 274)… Du Camp critique Legouvé (p. 397) pour sa mauvaise influence aux dernières élections, ou bien John Lemoinne parce qu'il « dort souvent pendant la séance, se réveille pour dire quelque malice ; comme les roquets, il a de la propension à être hargneux. » (p. 401), ou encore Émile Ollivier qu'il qualifie d'« Attila de l'éloquence : sa parole est le fléau dont la France a été battue. » (p. 486)

Il rejette certains confrères comme l'auteur Henri Meilhac qui selon lui n'est pas une bonne recrue et, sous sa plume, Renan devient « Bilboquet », Lesseps « Barnum » (p. 406), Loti prend des poses (p. 413), Jules Sandeau n'est plus qu'un « ivrogne » (p. 567), Henri Martin « écrit charabia et parle druide » (p. 441)… Quant au duc de Noailles, il est tout simplement : « Nul à l'Académie » (p. 477). D'ailleurs, pour ce qui est du talent, il en manque cruellement sous la Coupole : Victor Cherbuliez passe pour « le seul romancier de talent que nous ayons » (p. 129), Feuillet est évidemment présenté comme n'étant pas « un écrivain de premier ordre » (p. 246) et à propos de Jules Clarétie, Du Camp finit par constater : « Ce n'est certes pas un homme de génie, mais il aura cela de commun avec nous tous. » (p.133) Ailleurs, il considère que l'Académie est un « milieu […] sédatif » (p. 627).

Dans ces conditions, la compagnie ne le rend pas heureux. Certes, elle est un agglomérat de personnes censées bien élevées, « on se pique d'être de bonne compagnie » (p. 491) juge-t-il, mais peut-être n'y parvient-on pas toujours. À lire *Les Académiciens de mon temps*, la compagnie se réduit plutôt à une communauté des honneurs et de la parade, dans un esprit clanesque. Déçu et amer, Du Camp note devant les manigances de quelques-uns, sinon les magouilles : « l'argent a envahi l'Institut » (p. 577). Si bien

10. *Idem* pour le comte de Vogüé pour qui l'Académie serait « un marchepied pour atteindre les hautes situations diplomatiques qu'il ambitionne » dans Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps, op. cit.,* p. 629.

qu'il se trouve obligé de faire remarquer à ses collègues : « quel que soit le costume, quelle que soit l'origine, quelles que soient les opinions, nous sommes *confrères* à l'Académie et égaux en séances » (p. 500). Pourtant, quand d'aucuns trouvent grâce à ses yeux, le seul sentiment éprouvé à leur égard tient dans « la déférence la plus respectueuse et la plus humble » (p. 494), par exemple avec Louis Pasteur.

La bienveillance disparue, il eût fallu d'autres comportements à l'Académie pour que celle-ci « mérite […] moins les reproches qu'on lui adresse » (p. 608), elle dont il écrivait, quelques décennies plus tôt, qu'elle avait « donné le spectacle de toutes les apostasies, de toutes les trahisons, de toutes les défections[11]. » C'est en toute logique que, fatigué et malade, il n'a aucun scrupule à ne pas quitter Bade pour prendre part le 8 juin 1893 à l'élection de Brunetière.

Loin de discuter sa volonté d'intégrer la communauté académique, considérons donc que Du Camp n'a eu de cesse de s'en tenir à distance, à défaut de la quitter complètement puisque, paraît-il, il n'est pas possible de renoncer à l'immortalité !

La confraternité littéraire

Bien avant son élection à l'Académie française et que le temps des honneurs lui soit devenu familier – il a été selon ses mots « de la dernière fournée de sénateurs de l'Empire dont la liste ne fut même pas officiellement publiée[12] » –, Maxime Du Camp a prétendu intégrer une autre communauté, plus large et informelle que l'Académie française : celle des grands écrivains, les dépositaires d'un talent incontesté, ceux qui incarnent la modernité littéraire, de Hugo à Gautier en passant par Flaubert. Il faut donc observer comment il a tâché d'être du nombre des plus brillants ou des plus célèbres avant de prendre très vite ses distances jusqu'à une rupture brutale avec la littérature.

Très logiquement, prétendre appartenir à la communauté littéraire, c'est d'abord écrire, publier et avoir des ambitions affichées sans retenue.

À l'instar de tous les jeunes gens de son époque, il s'est cru poète et avec son ami Louis de Cormenin il a envoyé à dix-huit ans ses premières pièces à Musset et Hugo mais aussi à Ausone de Chancel[13]. S'il a dû déchanter, il s'est néanmoins entêté et a réussi à publier dans la foulée ses premières nouvelles : « L'anneau d'or » et « L'Orvet » en avril 1843 dans *L'Unité*, « La Romanesca » et « Fabius » en juillet et novembre de la même année dans *La Patrie*[14].

---

11. Maxime Du Camp, *Les Chants modernes*, « Préface », Paris, Michel Lévy, 1855, p. 16.
12. Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps, op. cit.*, « Émile Augier », p. 68.
13. Voir le récit de Gérard de Senneville : *Maxime Du Camp, Un spectateur engagé du XIXe siècle, op. cit.*, p. 38-39.
14. Voir la présentation qu'en propose Jean Bruneau : « *Notes et variantes* », Gustave Flaubert, *Correspondance*, « Bibliothèque de La Pléiade », Paris, Gallimard, 1973, t. I, p. 917-918.

En parallèle de ses premières productions, Maxime Du Camp a su s'entourer et constituer autour de lui un véritable réseau d'amis écrivains. Dès 1843, il devient celui de Flaubert, qui ne cesse d'écrire depuis son enfance, tandis que leurs camarades respectifs, Alfred Le Poittevin pour Flaubert, Cormenin pour Du Camp en font autant. Se forme alors un groupe soudé auquel le décès de Le Poittevin en avril 1848 ne change rien, aussitôt remplacé par un condisciple de Flaubert, le poète Louis Bouilhet. Mais Du Camp ne s'arrête pas là. C'est en 1849 que Cormenin, devenu un des nègres occasionnels de Gautier, lui fait rencontrer l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*. L'aîné et son cadet se rapprochent aussitôt : le premier choisit le second pour parrain de sa fille Judith tandis qu'il est reçu de plus en plus souvent chez son jeune ami. Là, le critique patenté des *Salons* vient rédiger ses comptes rendus et parfois laisser Du Camp tenir sa plume[15].

Multiplier les relations, rendre célèbre son nom[16], devenir un personnage important et considéré dans la communauté littéraire, telle est l'ambition assumée par Du Camp qui déclare à qui veut bien l'entendre : « puisque *je veux* arriver, je ne faillirai pas à mon but[17] ». Pour cela, il fait feu de tout bois. Dans la décennie 1850, l'écrivain Du Camp occupe tous les espaces littéraires. De ses voyages, il a rapporté des récits et des ouvrages photographiques qui assurent sa première renommée : *Souvenirs et paysages d'Orient* (1848), *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie* (1852) ou *Le Nil, ou lettres sur l'Égypte et la Nubie* (1854). De sa culture romantique et de ses premières histoires d'amour, il a tiré aussi bien un roman – *Mémoires d'un suicidé* (1853) – qu'un premier recueil de nouvelles en 1857, *Les six aventures*. Si le poète crée la polémique en se faisant le chantre du progrès, pour autant il ne renonce en rien au lyrisme romantique dans ses deux recueils successifs, *Les Chants modernes* (1855) et *Les Convictions* (1858). En outre, il faut noter la prolifération de textes critiques signés Du Camp, avec ses *Salons* de 1852 et 1855 (« Les Beaux-Arts au Salon de 1852 » et *Les Beaux-arts à l'exposition universelle de 1855*) : c'est bien une véritable frénésie d'écriture qui s'est emparée de lui et le rend omniprésent sur les étals des libraires.

Enfin, en prenant la direction de la *Revue de Paris*, non seulement il revendique encore une autre place dans la République des Lettres mais il réussit, en assumant des responsabilités éditoriales, à devenir un personnage incontournable. En effet, la *Revue* lui accorde un poids incontestable à la fois parce qu'il s'y autopublie, y prolonge le développement de son réseau littéraire et, même, s'essaie à y orienter les débats

---

15. Du Camp raconte : « Je vois souvent Gleyre et Gautier, ce dernier est maintenant chez moi où il fait son feuilleton dont je lui ai bâclé la moitié quoique j'ignorasse du haut en bas ce dont je parlais. » *Correspondances Gustave Flaubert/Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert/Maxime Du Camp, op. cit.,* lettre de Du Camp à Flaubert, 25 mai 1851, p. 252. Voir aussi Gérard de Senneville : *Maxime Du Camp, Un spectateur engagé du du XIX^e^ siècle, op. cit.*, p. 210.

16. Ce qui est très important pour lui… À son retour d'Orient, il annonçait : « On me demande de *la copie* de tous côtés […] je veux m'arranger de façon à débuter à la fois dans les revues et les journaux afin de familiariser le public avec mon nom. » *Correspondances Gustave Flaubert/Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert/Maxime Du Camp, op. cit.,* lettre de Du Camp à Flaubert, 2 juin 1851, p. 256.

17. *Ibid.,* lettre de Du Camp à Flaubert, 29 octobre 1851, p. 278.

esthétiques du moment. On comprend mieux sa prédiction à la parution du premier numéro : « Le cœur me bat un peu : demain ou après-demain soir, je serai pour la gent des lettres, un crétin ou un bougre. Tout le monde attend cette revue avec fureur[18]. »

Car l'édition des plus grands mais aussi des plus prometteurs écrivains devient sa première préoccupation. Il en ira d'un conte posthume de Balzac, d'un texte sur Marat de Lamartine ou d'une nouvelle de Banville pour le premier numéro. Les suivants accueillent les trois mille vers de *Melaenis* de Bouilhet (soit quatre-vingts pages pour un ami inconnu des lecteurs, et ce dès le deuxième numéro !) et puis aussi Nerval, et puis Champfleury, et puis les frères Goncourt, et puis Baudelaire, etc. Du Camp se trouve en outre à publier George Sand ou Nodier parce que la Revue gagne à héberger quelques noms ronflants. Menée d'une main de maître, celle-ci autorise l'orgueilleux en train de réussir à écrire à Flaubert toujours inconnu : « Le jour où tu voudras publier, tu trouveras, ce qui n'arrive à personne, ta place prête et réservée[19]. » Son ambition est alors de lancer ce qu'il appelle « l'école de Rouen », soit Bouilhet, Flaubert, lui peut-être… Lucide mais non sans émotion, il a obtenu le droit de se féliciter de son intégration réussie, rapide et totale, dans la communauté littéraire. Quelques années, une dizaine à peine, lui ont suffi. Il a tenu son pari, semble-t-il, celui de sa célèbre phrase lancée à destination du même Flaubert : « Il faut dans le renouvellement littéraire qui se prépare, que je sois capitaine, et non pas soldat[20]. »

Et pourtant… Alors qu'il n'a pas tout à fait intégré le Panthéon littéraire, il a déjà pris conscience de ses limites. L'âge venu, il répétera dans ses textes mémoriels qu'il n'était pas de la trempe de ses amis mais c'est dès les années 1850 qu'il concédait à Flaubert : « je te parais bourgeois et pauvre d'esprit […][21] ».

C'est qu'il y a dans son attitude quelque chose d'inattendu. En même temps qu'il prétend au capitanat, il vient occuper la marge, se placer en comparse et prétendre savoir comment on arrive à s'imposer tout en manquant du talent nécessaire pour y parvenir lui-même. Il sera donc celui qui fréquente les plus géniaux artistes sans en être un, qui se met à distance et écoute en sachant qu'on négligera son avis. Ainsi, alors qu'il héberge Gautier, il raconte :

> L'appartement était grand, j'installai Gautier dans une chambre voisine de celle de Flaubert, et souvent je les entendais, à trois heures, à quatre heures du matin, qui discutaient encore au lieu de dormir[22].

De fait, il n'est pas convié aux conversations de ses deux amis. Au contraire, Gautier, Flaubert et Bouilhet ne lui réservent que condescendance amicale et tendre mépris :

---

18. *Ibid.*, lettre de Du Camp à Flaubert, 30 septembre 1851, p. 268.
19. *Ibid.*, lettre de Du Camp à Flaubert, 29 octobre 1851, p. 279.
20. *Ibid.*, p. 278.
21. *Ibid.*, lettre de Du Camp à Flaubert, 22 juin 1844, p.
22. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires, op. cit.*, p. 366.

> Souvent j'ai été traité de barbare et de renégat sans me trouver offensé. Là on prêchait – et l'on prêchait d'exemple – la prédominance de l'artiste sur l'homme, et lorsque j'osais dire que c'était le bon moyen de ne faire que de l'ornementation, on m'appelait « bureaucrate », ce qui était une grosse injure[23].

Pendant toutes les années 1850, Gautier et Flaubert échangent leurs réflexions esthétiques au cours de disputes acharnées : ils opposent avec un plaisir complice leurs nuances mais persuadent Du Camp de rester de côté :

> Ces paradoxes qui avaient la valeur d'un lieu commun dont ils étaient l'inverse, semblaient des articles de foi : hérétique qui ne s'y soumet ; j'étais hérétique et depuis longtemps j'avais renoncé à ce genre de discussions dont je connaissais la stérilité[24].

Dans les *Souvenirs littéraires*, il raconte les « boutades » du même Flaubert, comment son ami se moquera de lui quelques années plus tard et l'accusera de « turpitudes » :

> Sa plus vive plaisanterie consistait à me dire ou à m'écrire : « Vieil économiste, j'apprends avec plaisir que l'on t'a enfin rendu justice et que tu viens d'être nommé sous-chef de bureau à l'Entrepôt des vins. » Je riais et lui fournissais motif à des railleries qui l'amusaient. Lorsque j'eus publié mon étude sur *Paris souterrain*, il m'appela l'égoutier et me conserva ce surnom jusqu'à la fin de sa vie[25].

Ou bien encore : « Flaubert ne m'appelait plus que le décentralisateur et me raillait. Je me laissais faire[26]. »

Comment tout cela peut-il finir ? Par un retrait définitif de Du Camp hors de la littérature telle qu'on l'entend. D'une part, il perd la *Revue de Paris* et ses biographes n'hésitent pas à se demander s'il n'a pas lui-même sabré le titre : on sait ce que la publication de *Madame Bovary*, même en version tronquée, lui coûte et puis c'est le même qui a osé publier Hugo en le désignant de l'expression « notre ami » dans la livraison du 15 avril 1856. D'autre part, son renoncement à l'écriture fictionnelle qu'il réduit à « des conceptions nuageuses des vers et du roman » signifie si l'on en croit sa confession dans les *Souvenirs littéraires* la possibilité de renouer avec un « bien-être » – c'est son mot – qu'il puise dans une certitude enfin acquise :

> Cela prouve, me dira-t-on, que je n'étais ni poète, ni romancier ; je le sais bien, et il me semble aujourd'hui que tout ce que j'ai écrit jadis n'était qu'une sorte d'apprentissage destiné à me rendre moins difficile la tâche que j'allais entreprendre[27].

---

23. *Ibid.*, p. 441.
24. *Ibid.*, p. 442.
25. *Ibid.*, p. 555.
26. *Ibid.*, p. 590.
27. *Ibid.*, p. 554.

C'est pourquoi, alors même qu'il rencontre un grand succès, en 1866, avec son second roman, *Les Forces perdues*, il annonce : « c'est mon dernier roman, dorénavant je ferai autre chose.[28] » Trois ans plus tôt, à l'orée de la rédaction, il affichait son humilité en prétextant : « ça fera un volume […] mais ce ne sera que de l'hygiène ; j'ai dans le coffre des machines qui me gênent et dont je voudrais me débarrasser ; j'en ferai donc de la copie[29]. » Et lorsque Flaubert lui donne à lire le manuscrit de *L'Éducation sentimentale*, Du Camp en a fini de ferrailler avec son ami, préférant confesser : « J'étais guéri depuis longtemps des discussions littéraires […][30] ».

Certes, il n'a pas tout à fait disparu du monde littéraire : après la suppression de la *Revue de Paris*, dès 1858, Buloz lui ouvre la *Revue des Deux Mondes* et Du Camp écrira aussi pour le *Journal des débats* à partir de 1864 tout en faisant paraître quelques-uns de ses textes fictionnels des années 1860 dans la *Revue nationale*. Pourtant, il n'en va plus que d'une seule question pécuniaire. Il explique : « avec cela, je gagnerai mon loyer, mes transports à Bade et la location de mes chasses : c'est tout ce que je demande[31]. » Avant d'ajouter : « Si j'avais 25 000 livres de rentes, je passerais mon temps à lire et à chasser et je n'écrirais plus une ligne[32]. » L'écrivain s'efface progressivement et cède la place à l'historien et à l'apprenti sociologue[33]. Lui, l'écrivain remarqué, aux ventes enviables, capable d'investir tous les genres littéraires, met un terme à sa carrière d'écrivain, sans jamais plus se démentir au cours de ses vingt-cinq dernières années, sinon pour publier en 1889 le court récit *Une histoire d'amour* et un recueil de nouvelles, plus didactique et moralisateur que littéraire, *Bons cœurs et braves gens*, quatre ans plus tard.

Ainsi, une première fois avant l'Académie française, Maxime Du Camp avait su déjà intégrer une communauté et s'en retirer.

Les mondanités salonnières

Ce que l'histoire retient de Du Camp, c'est un parcours d'écrivain qui aime à fréquenter le beau monde, à se trouver dans le sillage des artistes et des hommes de pouvoir. Mais, une fois encore, Maxime Du Camp n'entre dans ce troisième jeu des cénacles et des salons que pour mieux finir par y renoncer…

---

28. *Correspondances Gustave Flaubert/Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert/Maxime Du Camp, op. cit.*, lettre de Du Camp à Flaubert, 7 décembre 1866, p. 359.
29. *Ibid.*, lettre de Du Camp à Flaubert, 8 mai 1863, p. 324.
30. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires, op. cit.*, p. 581.
31. *Correspondances Gustave Flaubert/Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert/Maxime Du Camp, op. cit.*, lettre de Du Camp à Flaubert, 10 décembre 1864, p. 346.
32. *Ibid.*, lettre de Du Camp à Flaubert, 20 décembre 1866, p. 361.
33. Ce qu'il n'était pas sans avoir annoncé au début de sa carrière : « Si je fais de la littérature sérieuse, je laisserai tout à fait de côté le roman : je ne ferai que de l'histoire. » *Ibid.*, lettre de Du Camp à Flaubert, 8 janvier 1845, p. 192.

Il est vrai que son entregent remarquable lui a permis de côtoyer durant toute sa vie ce que l'on appelle l'élite, une communauté assez hétérogène où, cependant, l'on retrouve toujours les mêmes personnalités. Ainsi a-t-il été l'hôte des salons les plus en vue, lui-même convié tantôt en simple relation, tantôt en ami, parfois en confident. Si on peut se demander combien il a fréquenté de ces « maison[s] où le monde officiel, les artistes et les écrivains se rencontraient[34] » selon sa formule, trois ou quatre au moins sont à retenir.

Dans les années 1840, il est reçu tout d'abord dans le salon du couple Pradier selon son propre récit « avec un tas de grands hommes tels que Karr, Méry, Cavaignac, Hugo, Gautier, etc.[35] ». Parce que le lieu aura accueilli aussi bien Balzac que Vigny ou Flaubert, il a la réputation d'être couru du Tout-Paris ; Arsène Houssaye confie : « Il était plus difficile d'avoir droit de cité dans ses salons que d'aller à la Cour. Il fallait pour cela être célèbre, ou avoir plus d'esprit que les hommes célèbres[36] ».

Au cours de la décennie suivante, c'est le salon de Gabriel et Valentine Delessert, à Passy, dont Du Camp devient un des fidèles. Pendant des années, il y fréquente Musset, Stendhal et Delacroix tandis que sont également invités Thiers ou encore Mérimée, Victor Cousin et Charles de Rémusat qui, tour à tour ou simultanément, sont, comme Du Camp, les amants de la maîtresse de maison au tempérament de feu.

Sur la même période, introduit par son ami Gautier, il fréquente le salon plus bohème d'Apollonie Sabatier, dite la Présidente : il convient d'y être vu, sinon d'y avoir son rond de serviette. Là, Du Camp croise encore Musset, prend plaisir à retrouver Baudelaire, bien entendu, mais aussi son camarade d'enfance Ernest Feydeau, qui devient un romancier important des années 1860, les frères Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Delacroix encore, Monnier, les musiciens Reyer et Berlioz…

En outre, il fréquente le salon du comte d'Haussonville au sujet duquel il confie : « Son salon, à la fois politique et académique était fort recherché ; c'était un honneur, presqu'un titre d'y être admis[37]. »

Grâce à un tel jeu des mondanités, Du Camp, au fil des années et des circonstances, se constitue un réseau de connaissances et d'amis particulièrement remarquable, des gens haut placés avec lesquels il entretient durablement les meilleures relations. Il se donne ainsi l'opportunité de devenir l'ami du préfet de police Joseph Pietri dont il fait la connaissance en 1867 et qu'il cachera chez lui à la chute du Second Empire, ou pareillement celui de Maurice Richard, ministre des Beaux-Arts. Dans sa quête de reconnaissance sans limites, Du Camp fréquente le comte de Morny et il lui est arrivé d'être reçu chez le Prince-Président, par exemple le soir même du Coup d'État tandis

---

34. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires, op. cit.*, p. 517.
35. *Correspondances Gustave Flaubert/Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert/Maxime Du Camp, op. cit.*, lettre de Du Camp à Flaubert, 2 juin 1851, p. 258.
36. Arsène Houssaye, *Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle, 1830-1880*, Paris, E. Dentu, 1885, t. I, p. 405.
37. Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps, op. cit.*, p. 286.

qu'en juillet 1870 il se sentira encore légitime pour écrire au même, empereur depuis 18 ans, et le mettre en garde contre la guerre qu'il s'apprête à déclarer.

Du Camp a frayé avec la Cour impériale, comme le raconte André Finot dans la première biographie qui lui est consacrée, jusqu'à exercer peut-être quelque influence :

> Comme Mme Delessert avait conservé des relations assez suivies, sinon avec l'Empereur, du moins avec l'Impératrice, depuis longtemps liée avec sa famille, elle tenait dans le monde une place privilégiée, et Du Camp en bénéficiait de quelque reflet. D'autant qu'on lui attribuait, assez gratuitement d'ailleurs, beaucoup d'influence sur son amie, et par ricochet, sur la souveraine. C'est, du moins, ce que Viel-Castel laisse entendre, d'après la princesse Mathilde qui lui confiait, deux mois après l'attentat d'Orsini : « L'Impératrice a vraiment perdu l'esprit, ou se laisse dominer par Mme Delessert, que Maxime Du Camp domine […][38] »

Après la chute de l'Empire, il lui arrivera même de fréquenter la résidence de la famille Bonaparte, sur la rive suisse du lac de Constance « dans laquelle Eugénie et son fils passent une partie des étés entre 1873 et 1878 […] Du Camp y passe parfois quelques jours et y envoie régulièrement des perdreaux qu'il chasse en Forêt-Noire[39]. »

Pourtant, d'aussi nombreuses invitations ne lui ont pas suffi. C'est pourquoi il tient lui-même salon le dimanche après-midi. Chez lui, il accueille ses amis les plus proches, Cormenin, Gautier et Flaubert, mais aussi les amis de ses amis, et puis encore les écrivains dont il voudrait faire ses amis, ceux qu'il publie, par exemple Baudelaire, et puis d'autres encore sans lien avec la sphère littéraire, les saint-simoniens notamment, à la tête desquels le Père Enfantin. Bien entendu, avec ses fidèles, il termine son dimanche après-midi en filant dîner chez la Présidente.

Enfin, pour tenter un panorama complet de ses mondanités, il convient de noter que Maxime Du Camp ne se limite pas aux cercles parisiens. Avec les années, il a pris l'habitude de séjourner longuement à Bade où il entretient d'autres relations de haute volée. Par exemple, il y fréquente Alexandre Gortchakov qui dirige la diplomatie du Tsar de 1856 à 1882 ou le ministre plénipotentiaire de la France auprès du grand-duc de Bade, le comte Laurent de Mosbourg, un ancien condisciple ; il y est même invité par le grand-duc Frédéric en personne quand il retourne outre-Rhin à la fin de la guerre. Sur un plan littéraire, c'est à Bade qu'il devient un proche de Tourgueniev et de la maîtresse de l'écrivain russe, la cantatrice Pauline Viardot.

Que déduire de tant d'occupations mondaines ? Une autre manière d'appartenir à une communauté, plus ou moins littéraire, du moins de s'afficher en homme de lettres influent alors même que se dessinent inéluctablement, les traits de son portrait en écrivain mineur ? Peut-être… Mais ce qui s'écrit cependant, au fil des lettres et des œuvres testamentaires, c'est paradoxalement une préoccupation grandissante de retrait.

---

38. Dr André Finot, *Les amis de Flaubert : Maxime Du Camp*, Issoudun, s.e., 1949, p. 53.
39. Thomas Loué, note 1, dans Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps, op. cit.*, p. 351.

Sur les deux dernières décennies de sa vie, Du Camp, à nouveau, entame un lent chemin de rupture. En tout cas, il se compose un autre portrait. Dans sa fameuse note autobiographique, il raconte comme pour s'inscrire dans un revirement indéfectible :

> le dimanche, je laisse ma porte ouverte, afin que mes amis ou mes connaissances puissent me rencontrer avec certitude : ces journées-là me paraissent fastidieuses ; si je dîne en ville quatre fois par an, c'est beaucoup[40].

> Les appels ne m'ont point manqué pour appartenir à tel ou tel groupe où l'on se faisait la courte échelle et où l'on se passait mutuellement l'encensoir : je n'y ai jamais répondu[41].

Il a commencé très tôt de se représenter dans la recherche d'une solitude utile et bien occupée et l'image de l'ours, que l'on croit flaubertienne, lui a plu :

> […] comme je ne sors pas et que ma porte est défendue, tu comprends que je ne vois pas grand monde et que je n'entends parler de rien : je m'oursifie chaque jour davantage […][42]

Ou bien : « en somme je vis, *sicut ursus*, et je ne vois rien ni personne. Quand j'aurai fini mon travail, j'irai passer tout seul huit jours quelque part à me promener loin du contact des mortels[43]. »

Est-ce une réécriture du passé aussi excessive que fausse ? Peut-être. Pourtant, l'âge venant, il suit cette pente, inverse à celle d'un Flaubert de plus en plus introduit dans les cercles qui comptent ; Du Camp, lui, se retire progressivement. En 1879, il écrit encore à son ami : « Je ne sors pas, tu connais ma vie : si le mardi je n'avais l'habitude d'aller dîner chez Frédéric, je ne mettrais plus le nez dehors[44]. » Et c'est lui qui, dans *Une histoire d'amour,* se donnera les traits d'un vieux compositeur oublié de tous, dont on joue encore la musique mais que plus personne – ou presque – n'est capable de reconnaître. Certes, ce n'est pas tout à fait son cas mais, par crainte d'être oublié trop vite, il a consacré ses dernières années à préparer sa succession intellectuelle qu'il « régla, de testaments en dernières volontés, entre notaire et bibliothécaire, par ses archives, le moyen de durer[45] » selon Thomas Loué.

C'est lui encore, comme pour conjurer le sort, qui se préoccupe du devenir des vieux artistes, en général, et, au milieu de ses écrits sur les œuvres de bienfaisance,

---

40. Maxime Du Camp, *ibid.*, « Autobiographie », p. 39-40.
41. *Ibid.*, p. 39
42. *Correspondances Gustave Flaubert/Alfred Le Poittevin, Gustave Flaubert/Maxime Du Camp, op. cit.*, lettre de Flaubert à Du Camp, 28 décembre 1860, p. 308.
43. *Ibid.*, lettre de Flaubert à Du Camp, après le 9 février 1861, p. 309.
44. *Ibid.*, lettre de Flaubert à Du Camp, 7 février 1879, p. 419.
45. Thomas Loué, « Préface », Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps, op. cit.*, p. 15.

fait paraître un article dans la *Revue des Deux Mondes* intitulé « Deux hommes de bien. La Fondation des frères Galignani » où il évoque une sorte d'hospice conçu pour accueillir les artistes oubliés. Rien de surprenant à ce que soit lui qui disparaisse un peu seul, un peu oublié, un jour de février 1894, le 8, précisément à la date de son soixante-douzième anniversaire.

La fin des mondanités est-elle due à « la misanthropie du vieil écrivain[46] », qui, atteint d'une forte surdité, se sentait gêné dans son commerce avec ses contemporains et même « un fâcheux état de santé » ? Le vicomte de Vogüe souligne, lui, « une sauvagerie qui le rendait inabordable toute la semaine[47] ». Si bien que son décès n'est guère salué en 1894 comme le raconte André Finot :

> Il avait exigé la plus grande simplicité pour ses obsèques, et la cérémonie funèbre qui eut lieu à St-Louis-d'Antin, sa paroisse, ne réunit que les parents et les plus intimes amis. Cette volonté d'effacement fut un peu trop respectée par les feuilles publiques. *Les Débats* donnèrent bien, sur la vie et l'œuvre de leur chroniqueur, deux longs articles documentés et louangeurs ; mais la *Revue des Deux Mondes*, le 15 février, se contenta de quelques lignes, ou « l'éminent collaborateur » n'obtint que des éloges de la dernière banalité à la fin de la Chronique de quinzaine signée du vicomte d'Avenel[48].

Conclusion

Il reste à expliquer les raisons d'un pareil processus répétitif qui consiste à rejoindre une communauté pour la quitter dès que son intégration est réussie. Autrement dit : pourquoi les efforts produits par Maxime Du Camp pour appartenir à un groupe se trouvent-ils systématiquement interrompus et, plutôt que d'être voués à engager un effet pérenne, sont-ils condamnés à un renoncement inattendu mais définitif ? On imagine les explications multiples.

Peut-être sont-elles psychologiques. L'orphelin Maxime qui voit la sphère familiale se réduire jusqu'à le laisser complètement seul, après la mort du père – l'année qui suit sa naissance – et de sa mère – il vient de fêter ses quinze ans – rejouerait, sur le mode inconscient, l'expérience intime d'une communauté faite pour l'accueillir mais qui disparaît et le condamne à la solitude. On sait les nombreuses lettres à Flaubert où il l'enjoint de profiter de la vie familiale, lui qui n'en a plus. Ou bien l'explication tient-elle davantage à une sorte d'exigence relationnelle : Du Camp manifesterait une certaine idée de lui-même au point de ne trouver en personne l'alter ego attendu. Ainsi, du point de vue littéraire, il juge ses amis, Flaubert et Gautier, bien trop supérieurs à lui tandis que ses collègues de l'Académie française lui apparaissent au contraire

---

46. Dr André Finot, *Les amis de Flaubert : Maxime Du Camp, op. cit.*, p. 75.
47. Réponse au discours de réception de Paul Bourget, *Académie française* [En ligne] URL : https://www.academie-francaise.fr/reponse-au-discours-de-reception-de-paul-bourget [consulté le 20/02/2023].
48. Dr André Finot, *Les amis de Flaubert : Maxime Du Camp, op. cit.,* p. 77.

trop médiocres… Sauf peut-être avec Cormenin mais celui-ci abandonne la littérature et meurt jeune, Du Camp n'aurait été autorisé, par son tempérament, qu'à des amitiés et des relations non fondées sur un rapport d'égalité et ne se serait pas trouvé autorisé à exister dans une communauté solide. Ses activités d'éditeur l'auraient confirmé dans son isolement, lui qu'on enferme bientôt dans une image d'arriviste et de commerçant de la littérature, un homme incapable de comprendre l'évolution de la littérature française…

Mais les raisons profondes sont peut-être plus idéologiques, plus philosophiques. Du Camp est un vrai libéral qui ne jure que par sa liberté et son indépendance. Son mode de pensée et de fonctionnement n'apparaît nullement compatible avec l'appartenance dans la durée à un groupe. La communauté lui semble faite pour brider l'originalité. Le groupe est un carcan, l'amitié une contrainte, jamais une vraie communion. Il construit d'ailleurs la figure de l'écrivain en fonction d'une indépendance d'esprit qu'il n'hésite pas à appeler originalité et sans laquelle il n'y aurait pas de talent – notion qu'il confond volontiers avec la singularité. Il y a en Maxime Du Camp une forme d'aristocratie de la pensée qui le pousse volontiers à camper dans la marge, installé à la fois dans la posture de l'incompris et du méprisant. Les relations sociales et humaines sont appréhendées dans leur superficialité, sinon leur inanité. Comme si Du Camp en avait épuisé le charme frivole après s'y être exercé au fil d'un examen de plus en plus sceptique. C'est pourquoi son parcours s'achève moins teinté d'une déploration romantique que d'un pessimisme schopenhauerien. Au fond, bien que loin d'être un décadent, Du Camp reflète à sa manière et aux dernières années de sa vie l'esprit fin de siècle. Il y a peut-être quelque chose en lui de Des Esseintes : après une vie riche sinon agitée, il a choisi à son tour la retraite et le confinement.

Dans les dernières pages de son ouvrage *Le Crépuscule,* peut-être son bréviaire, il explique :

> […] je pense que l'écrivain n'a rien à gagner en prenant part aux distractions du monde ; je crois que la solitude lui est bonne, que ses relations doivent être peu nombreuses, choisies avec soin et comporter le caractère de l'intimité parfaite qui jamais ne gêne la liberté ; je crois en outre qu'il doit vivre sur lui-même et ne jamais parler du travail qui l'occupe[49].

Il a conservé le modèle de quelques écrivains entièrement dévoués à leur art et ce sont eux qui l'inspirent et à qui il regrette, peut-être, de ne pas avoir assez ressemblé :

> Courbés sous leur propre joug, ne sachant rien des plaisirs du monde, où ils se sentent déplacés et comme ahuris ; absorbés par l'élaboration de la pensée qui les étreint, vivant d'une vie intérieure dont l'intensité est prodigieuse, au-dessus ou au-dessous des autres hommes, je ne sais, mais à coup sûr en dehors[50] […]

---

49. Maxime Du Camp, *Le Crépuscule*, *Propos du soir*, Paris, Hachette, 1893, p. 300.
50. *Ibid.*, p. 297.